CORPUS 2 : LES IDEAUX ET LES COMBATS HUMANISTES

Objets d'étude : Vers un espace culturel européen : Renaissance et humanisme ; La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVIème à nos jours

CORPUS : *(textes du Manuel)*
Texte 1 : ÉRASME, « Préface à la traduction du *Nouveau Testament* », 1516. ***p.366***
Texte 2 : Thomas MORE, *L'Utopie*, Livre II, 1516. ***p.359, (en partie)***
Texte 3 : François RABELAIS, *Pantagruel*, Chap. 8, 1532. ***p.362***
Texte 4 : Joachim DU BELLAY, *Défense et illustration de la langue française*, 1549. **p.367**
Texte 5 : MONTAIGNE, *Essais*, « Au lecteur », 1595. ***p. 397***
Texte 6 : Agrippa D'AUBIGNE, *Les Tragiques*, Livre I, v. 97-130, 1616. ***p. 369***

Texte 1 : ÉRASME, « Préface à la traduction du *Nouveau Testament* », 1516.

Humaniste hollandais, éminent traducteur d'œuvres latines et grecques, qui a voyagé dans toute l'Europe. Il est aussi l'ami de Thomas More.

Je suis violemment opposé à l'opinion de ceux qui ne veulent pas que les lettres divines soient traduites en langue vulgaire[1] afin d'être lues par les profanes[2], comme si le Christ avait enseigné une matière si enveloppée qu'à peine un très petit nombre de théologiens pouvaient le comprendre, ou bien comme si le rempart de la religion chrétienne reposait sur la base de cette ignorance. Les mystères des rois, peut-être est-il plus sage de les taire, mais le Christ a désiré que ses mystères fussent divulgués le plus largement possible. Je souhaiterais que toutes les femmes de la plus humble extraction[3] lisent les Évangiles, lisent les Épîtres de Paul[4]. Puissent ces livres être traduits en toutes les langues en sorte que les Écossais, les Irlandais, mais également les Turcs et les Sarrasins, soient capables de les lire et de les connaître. […] Puisse le paysan au manche de sa charrue en chanter des passages, le tisserand à sa navette en moduler quelque air, ou le voyageur alléger la fatigue de sa route avec des récits de cette nature. Puissent ces passages entrer dans la conversation de tous les Chrétiens, car nous sommes à peu près tels que nous révèlent nos conversations de tous les jours.

1. Langue parlée par le peuple (non péjoratif)
2. Les laïcs
3. Origine
4. Partie du *Nouveau Testament* dans la *Bible*.

Texte 2 : Thomas MORE, *L'Utopie*, Livre II, 1516.

Humaniste Anglais, haut dignitaire de la cour d'Henri VIII, qui à Louvain, en 1516, un petit livre intitulé Utopie, traité sur la meilleure forme de république et sur une île nouvelle. *L'ouvrage se présente comme un dialogue, dont le personnage principal est un voyageur fictif, un compagnon d'Amerigo Vespucci qui aurait poursuivi l'exploration des îles du Nouveau Monde. Dans le livre II, il décrit les institutions, le mode de vie et l'histoire des habitants heureux de l'île d'Utopie.*

Chacun est libre d'occuper à sa guise les heures comprises entre le travail, le sommeil et les repas, non pour les gâcher dans les excès et la paresse, mais afin que tous, libérés de leur métier, puissent s'adonner à quelque bonne occupation de leur choix. La plupart consacrent ces heures de loisir à l'étude. Chaque jour en effet des leçons accessibles à tous ont lieu avant le début du jour, obligatoires pour ceux-là seulement qui ont été personnellement destinés aux lettres. Mais, venus de toutes les professions, hommes et femmes y affluent librement, chacun choisissant la branche d'enseignement qui convient le mieux à sa forme d'esprit. Si quelqu'un préfère consacrer ces heures libres, de surcroît, à son métier, comme c'est le cas pour beaucoup d'hommes qui ne sont tentés par aucune science, par aucune spéculation, on ne l'en détourne pas. Bien au contraire, on le félicite de son zèle à servir l'État.

Après le repas du soir, on passe une heure à jouer, l'été dans les jardins, l'hiver dans les salles communes qui servent aussi de réfectoire on y fait de la musique, on se distrait en causant. Les Utopiens ignorent complètement les dés et tous les jeux de ce genre, absurdes et dangereux. Mais ils pratiquent deux divertissements qui ne sont pas sans ressembler avec les échecs. L'un est une bataille de nombres où la somme la plus élevée est victorieuse ; dans l'autre, les vices et les vertus s'affrontent en ordre de bataille.[...]

Arrivés à ce point il nous faut, pour nous épargner une erreur, considérer attentivement une objection. Si chacun ne travaille que six heures, penserez-vous, ne risque-t-on pas inévitablement de voir une pénurie d'objets de première nécessité ?

Bien loin de là, il arrive souvent que cette courte journée de travail produise non seulement en abondance, mais même en excès, tout ce qui est indispensable à l'entretien et au confort de la vie. Vous me comprendrez aisément si vous voulez bien penser à l'importante fraction de la population qui reste inactive chez les autres peuples, la presque totalité des femmes d'abord, la moitié de l'humanité; ou bien, là où les femmes travaillent, ce sont les hommes qui ronflent à leur place. Ajoutez à cela la troupe des prêtres et de ceux qu'on appelle les religieux, combien nombreuse et combien oisive ! Ajoutez-y tous les riches, et surtout les propriétaires terriens, ceux qu'on appelle les nobles. Ajoutez-y leur valetaille[1], cette lie de faquins[2] en armes et les mendiants robustes et bien portants qui inventent une infirmité pour couvrir leur paresse. Et vous trouverez, bien moins nombreux que vous ne l'aviez cru, ceux dont le travail procure ce dont les hommes ont besoin.

1. Terme péjoratif pour désigner les domestiques.
2. Mercenaires

Texte 3 : François RABELAIS, *Pantagruel*, Chap. 8, 1532.

Pantagruel *conte la « naissance, l'enfance, la jeunesse, le « tour de France » d'université en université, le séjour à Paris, d'un jeune géant, fils du roi Gargantua. D'Utopie, le roi envoie une lettre de recommandations pour ses études au jeune Pantagruel. Voici un extrait de cette lettre :*

Maintenant toutes les disciplines sont restituées[1], les langues établies. Le grec sans lequel c'est une honte de se dire savant, l'hébreu, le chaldéen, le latin. Des impressions[2] si élégantes et si correctes sont en usage, elles qui ont été inventées de mon temps par inspiration divine, comme, à l'inverse, l'artillerie l'a été par suggestion diabolique. Le monde entier est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de bibliothèques très amples, si bien que je crois que ni au temps de Platon, ni de Cicéron ni de Papinien, il n'était aussi facile d'étudier que maintenant. Et dorénavant, celui qui ne sera pas bien poli en l'officine[3] de Minerve ne pourra plus se trouver nulle part en société. Je vois les brigands, bourreaux, aventuriers, palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prédicateurs[4] de mon temps. […]

Mon fils, je t'admoneste[5] d'employer ta jeunesse à bien profiter de tes études. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Épistémon[6] : l'un peut te donner la doctrine par ses instructions vivantes et vocales, l'autre par des louables exemples. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement : d'abord la grecque, comme le veut Quintilien. Puis la latine. Puis l'hébraïque pour l'Écriture sainte, ainsi que la chaldaïque et l'arabe. Et que tu formes ton style, pour la grecque à l'imitation de Platon, et pour la latine, de Cicéron. Qu'il n'y ait d'histoire que tu n'aies présente à la mémoire, à quoi t'aidera la cosmographie[7]. Les arts libéraux[8], géométrie, l'arithmétique, musique, je t'en ai donné quelque goût quand tu étais encore petit, vers tes cinq six ans. Continue le reste ; et sache tous les canons d'astronomie ; laisse l'astrologie divinatrice, et l'art de Lulle[9], abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et que tu les rapproches de la philosophie. Quant à la connaissance des sciences naturelles, je veux que tu t'y adonnes avec zèle ; qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons ; tous les oiseaux de l'air ; tous les arbres, arbustes et fruitiers des forêts, toutes les herbes de la terre ; tous les métaux cachés dans le ventre des abîmes, les pierreries de l'Orient et de l'Afrique. Que rien ne te soit inconnu.

Puis avec soin, relis les livres des médecins : grecs, arabes, latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes[10] ; et, par des fréquentes dissections, acquiers la parfaite connaissance de ce second monde qu'est l'homme. Et, pendant quelques heures chaque jour, commence à apprendre les Saintes Écritures : d'abord le Nouveau Testament en grec, les Épîtres des apôtres, puis en hébreu l'Ancien Testament. En somme, que je voie un abîme de science. Car maintenant que tu te fais grand, et que tu deviens un homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et de ce repos consacré aux études, et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison, et secourir nos amis dans leurs débats contre les assauts des malfaisants. Et je veux que rapidement tu essaies de tester combien tu as profité : ce que tu ne saurais mieux faire qu'en soutenant des thèses publiquement sur toutes choses, envers et contre tous, et en fréquentant les gens lettrés qui sont à Paris et ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, sagesse n'entre jamais dans une âme mauvaise, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te faut servir, aimer et craindre Dieu, et mettre en lui toutes tes pensées et tout ton espoir, et par une foi orientée par la charité, lui être uni au point que tu n'en sois jamais séparé par le péché. […]

D'Utopie, le dix-septième jour du mois de mars.

Ton père, Gargantua.

---

1. Par rapport au Moyen Âge, pendant lequel de nombreuses connaissances antiques avaient disparu.
2. Impressions : livres imprimés.
3. Officine de Minerve : atelier de la déesse qui personnifie l'intelligence.
4. Prédicateurs : orateurs, prêcheurs.
5. Admonester : avertir.
6. Épistémon : du grec « epistemé » qui signifie science.
7. Cosmographie : histoire universelle.
8. Arts libéraux : grammaire, rhétorique, dialectique.
9. Raymond Lulle, alchimiste espagnol du XIIIème siècle.
10. Talmudistes et cabalistes : spécialistes de la tradition orale

Texte 4 : Joachim DU BELLAY, *Défense et illustration de la langue française*, 1549

Du Bellay appartient au groupe de sept poètes et humanistes « élus » par Ronsard comme membres de la Pléiade. Dans ce manifeste, ils prônent non seulement la libre imitation des Anciens mais aussi la nécessité d'enrichir et de rénover la langue française.

Qui oserait dire que les langues grecque et romaine ont toujours été dans la perfection qu'on leur a vue du temps d'Homère et de Démosthène, de Virgile et de Cicéron[1] ? […] Ainsi puis-je dire de notre langue, qui commence à peine à fleurir sans fructifier, ou plutôt, comme une plante et vergette[2], n'a point encore fleuri : il s'en faut de beaucoup qu'elle ait apporté tout le fruit qu'elle pourrait bien produire. Cela, certainement, non à cause des défauts de nature, car elle est aussi apte à engendré que les autres, mais par la faute de ceux qui l'ont eu en garde, et ne l'ont pas suffisamment cultivée […]. Si les anciens Romains avaient été aussi négligents à la culture de leur langue quand elle commença tout juste à prospérer, il est certain qu'elle ne serait pas devenue si grande en si peu de temps. Mais, eux, en bons agriculteurs, l'on premièrement transplantée d'un lieu sauvage à un lieu familier ; puis, afin qu'elle puisse mieux fructifier et plus tôt, ils l'ont fortifiée de rameaux solides et fertiles, magistralement tirés de la langue grecque, lesquels se sont immédiatement si bien greffés et faits semblables au tronc de la langue romaine que désormais ils n'apparaissent plus adoptifs, mais naturels. De là sont nées en la langue latine ces fleurs et ces fruits colorés de cette grande éloquence, avec ces nombres et cette liaison si artificielle, choses que toute langue a coutume de produire, non pas tant de sa propre nature que par artifice.

1. Respectivement poètes et orateurs, grecs et romains.
2. Petite tige

Texte 5 : MONTAIGNE, *Essais*, « Au lecteur », 1595.

Autoportrait de Léonard de Vinci.

Au Lecteur

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée, que je ne m'y suis pas assigné d'autres buts que familiaux et personnels. Je ne m'y suis pas du tout préoccupé de ton intérêt, ni de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. J'ai voulu que ce livre soit commode avant tout pour mes parents et amis : que, lorsqu'ils m'auront perdu (ce qui ne saurait tarder), ils puissent y retrouver certains traits de mon caractère et de mes humeurs, et qu'ils entretiennent ainsi de manière plus entière et plus vivante la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si j'avais écrit pour rechercher les faveurs du monde, je me serais mieux paré et je me présenterais avec une démarche étudiée. Je veux qu'on me voie là tel que je suis dans ma forme simple, naturelle et ordinaire, sans effort et artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts se liront sur le vif, ainsi que ma manière d'être naïve, autant que le permettent les convenances. Si j'avais été de ces peuplades dont on dit qu'elles vivent encore dans la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je me serais très volontiers peint tout entier ici, et tout nu. Ainsi, Lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : il n'est pas raisonnable de prendre sur tes loisirs pour un sujet si frivole et si vain.

Adieu donc ; de Montaigne, ce 1er Mars 1580.

Texte 6 : Agrippa D'AUBIGNE, *Les Tragiques*, Livre I, v. 97-130, 1616

Dès 1577, Agrippa d'Aubigné, protestant, blessé à la bataille de Casteljaloux, commence à dicter les premiers vers de son recueil Les Tragiques *qu'il n'achèvera que quarante ans plus tard.*

Je veux peindre la France une mère affligée,
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnait à son besson[1] l'usage ;
Ce voleur acharné, cet Ésaü[2] malheureux
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,
Si que[3], pour arracher à son frère la vie,
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie.
Mais son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshuy[4],
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui[5],
À la fin se défend, et sa juste colère
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.
Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,
Ni les pleurs réchauffés ne calment leurs esprits ;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflit se rallume et fait[6] si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crèvent les yeux.
Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;
Elle voit les mutins[7] tous déchirés, sanglants,
Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchant.
Quand, pressant à son sein d'un amour maternelle[8],
Celui qui a le droit et la juste querelle,
Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas las
Viole en poursuivant l'asile de ses bras.
Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine ;
Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté,
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;
Or vivez de venin, sanglante géniture[9],
Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture. »

---

1. Frère jumeau.
2. Dans *L'Ancien Testament*, Ésaü est le fils d'Isaac et de Rébecca et le frère aîné de Jacob. Jacob lui rachète son droit d'aînesse contre un plat de lentilles. Ici, Ésaü représente les catholiques, Jacob, les protestants
3. Si bien que.
4. À tort.
5. Ressentiment.
6. Les fait devenir.
7. Révoltés.
8. À cette époque, « amour » est féminin au singulier aussi. Élision poétique du « e » de « un ».
9. Progéniture, enfants.